

# SALAH KHELIFA

**CHANTS (IV)**  
**ANTIQUES**  
(Poèmes)

**LE BARCIDE**



AU NOM D'ALLAH LE MISÉRICORDEUR, LE  
MISÉRICORDIEUX

1-Lis au Nom de ton Maître qui a tout créé ;

- 2- Qui a créé l'Homme d'un caillot de sang.
- 3- Lis ! Et ton Maître le plus Généreux
- 4- Par le calame a enseigné
- 5- À l'Homme ce qu'il ignorait ;
- 6- Non-da ! L'Homme dépasse assurément les limites
- 7- Pour peu qu'il s'enrichisse.
- 8- En vérité à ton Maître est le retour.
- 9- As-tu vu celui qui empêchait
- 10- Un serviteur de pratiquer sa prière ?
- 11- Penses-tu qu'il soit dans la bonne voie ?
- 12- Ou qu'il incite à la piété ?
- 13- Ne vois-tu pas qu'il traite Nos Signes d'imposture et qu'il  
Nous tourne le dos ?
- 14- Ignore-t-il qu'Allah voit tout ?
- 15- Non-da ! S'il ne met pas fin à ses agissements, Nous le  
traînerons par le toupet ;
- 16- Toupet menteur et pécheur.

17-Qu'il appelle donc ses acolytes à l'aide !

18-Nous manderons les anges de la Géhenne ;

19-Non-da ! Ne le suis pas, prosterne-toi et rapproche-toi !

*Le Coran, XCVI, [Al-Alaq] le Caillot de Sang, 1-19*













## I.- VIOLENCE AROUND OF THE ANTR

Il avance à pas lourds et pénètre dans l'antr  
Où se vautre une vache entourée de ses veaux  
Car l'ardente ferveur le conduit aux pavots,  
Il choit sur le chemin et lance un juron : Diantre !

Il rampe alors furieux. Le feu le pique au ventre.  
Sur un roc s'entretuent deux gros scorpions rivaux  
Qui sortaient, disait-on, des lugubres caveaux  
Où errait en hurlant l'âme échaudée du chantre.

Il se fige soudain malgré la ronce folle.  
Son cerveau est brûlant; sa tête est alors molle.  
Il se fige soudain et puis s'évanouit.

Dans le ciel rougeoyant, un tonnerre inouï;  
Un orage affolé violente un gros nuage.  
Une voix enfin sonne, une voix d'un autre âge.

*Café Latîf, le 17 septembre 1996*

## **II.- REPTILES**

L'homme avance effrayé; devant lui s'ouvre l'antre  
Qui cache un taureau noir. Une vache et trois veaux  
Et l'ânon qui se paît d'épine et de pavots  
Sur lesquels pisse Iblîs et danse et s'écrie : Diantre !

Dans un champ crevassé, ayant le feu au ventre,  
Un scorpion pique un autre et j'ai vu leurs cerveaux  
S'effiloche soudain par la nuit des caveaux  
Que la queue d'un serpent balaie depuis le centre.

Je regarde horrifié cette scène et je crie :  
Qu'il est triste ce champ ! Seigneur, fais que l'on prie  
Pour le règne du chant harmonieux parmi nous !

Une voix susurra : Mettez-vous à genoux ;  
À ce prix seulement vous bercera le Chant  
Et mourra étouffé le sifflement méchant.

*Ibidem, le 17 septembre 1996*

### III.- LE VENT MALSAIN

De sa queue la vipère éteint le feu de l'ancre,  
Elle y rampe ardemment pour dévorer les veaux  
Mais l'Ogron noir se dresse auprès de ses pavots,  
Brandissant un cerceau enflammé par le centre.

Je revois la vipère ahanant sur son ventre  
Dans le chardon qui croit autour de vieux caveaux.  
Tout à coup, deux scorpions, que l'on disait rivaux,  
S'entretuent ave rage et l'Ogron s'écrie : Diantre !

J'étais seul dans le champ où pousse et croît la rage.  
Brusquement je pris peur; où est donc mon courage ?  
Un ange au ciel me dit: Mais tu es courageux ;

Laisse-les, laisse-les tous à leurs vilains jeux;  
Puis chante et prie et chante; alors le vent malsain  
Dans le pré s'éteindra sous ton soufflet de saint.

*Ibidem, le 17 septembre 1996*

#### **IV.- LA VUE DU MONT BLANC**

Je regarde (œil en sang) le turban du mont Blanc ;  
Et j pense au sultan imbu de sa puissance  
Pour qui tout est faiblesse ou tout évanescence:  
Le mont Blanc à turban qui scintille en tremblant...

Le mont Blanc au lointain lance un long cri troublant  
Comme un vagissement qui suit une naissance  
Ou un cri de blessé dont se répand l'essence;  
Mon regard geint alors car on me pique au flanc.

Ce mont humble et fumant, lointain et grimacier,  
Fait courir dans mon dos un ardent croc d'acier.  
Je regarde attristé sa vieille coiffe blanche.

Ma vue s'éteint enfin ; mon genou faible flanche,  
Je vois dépoitraillée une nue sur le mont,  
Une nue rouge en sang et j'entends le Démon.

*Café l'Émir, le 18 septembre 1996*

## V.- LES FLOTS JUSTES

J'arrive tout couvert des neiges du mont Blanc  
Qui m'ont inoculé pureté et puissance.  
Archange de douceur, crois à l'évanescence  
De l'immense univers dont le cœur est tremblant.

Que dis-tu, sale Iblîs ? Mon propos est troublant ?  
Oh, voici cent mille ans ! Mais qui sait ta naissance ?  
On l'ignore; au feu noir est vouée ton essence,  
Au feu de la Géhenne, à son feu rouge et blanc.

Hélas ! me dit Iblîs, ta bouche a des flots justes,  
Seuls les pieux et les saints auront des jours augustes,  
En vérité, ici tout est évanescent.

[Seul Allah le Seigneur, l'Unique et le Puissant  
Ne périra jamais : Sa Face est Éternelle.  
Mais qu'on suive alors donc la Voie Sempiternelle ! ]



*Ibidem, le 18 septembre 1996*

## **VI.- LE LOURD CHARROI**

En ce matin brumeux, j'entrevois le mont Blanc.  
Je le vois se dresser respirant la puissance.  
Une voix me dit bas : Tout est évanescence,  
Sache-le, homme saint : ce mont Blanc est tremblant.

Je hume la voix basse et son parfum troublant.  
Soudain, je me souviens de ma brève naissance  
Et je vois défiler lentement mon essence.  
Ma vue se rembrunit. Mon front sue sur mon flanc.

Puis la voix basse dit : Entends sonner la cloche !  
Tu verras le mont Blanc qui pleure et s'effiloche,  
Ce mont Blanc que tu crois tout altier que puissant.

Il mourra de vieillesse ou noyé dans son sang.  
Entends, entends, veux-tu, le bruit du lourd charroi ?  
Il mène au puits sans fond des rois en désarroi.

*Ibidem, le 18 septembre 1996*

## VII.- LA JUMENT ENDIABLÉE

Un long cri dans la nuit; j'enfile mon peignoir.  
Une pie pépie bas; ma jument qu'on harnache  
Piaffe avec fougue folle en piétinant une ache,  
Puis monte étrangement sur un nuage noir.

Je vis un revenant quitter un grand manoir,  
Voler vers ma jument, lui tâter la ganache.  
Soudain, il la calma en passant un panache  
Couleur feu sur sa croupe et un rouge éteignoir.

Je jette mon peignoir et regagne ma couche.  
Une voix me chuchote : Entends-tu qu'elle accouche  
Ta jument endiablée d'un monstrueux *djinnon* ?

De la tête alourdie, abrutie, je dis non ;  
--Mais sache, ô sache alors que le Maudit l'habite,  
Depuis qu'on l'a acquise au *Pays Moabite*.

*Ibidem, le 18 septembre 1996*

### **VIII.- LES CHANTS MYSTIQUES**

Le vent ensanglanté soulève mon peignoir  
Que m'avait revendu une vieille ganache.  
J'entendis une vache acharnée sur une ache.  
Un nuage passait dans le ciel triste et noir.

Je sortis à pas lents d'un lugubre manoir.  
Derrière un revenant qui portait un panache,  
Je marchais. Oh, j'entends ma jument qu'on harnache  
Et l'astre ord s'écrier: Où est mon éteignoir ?

Je reviens à ma couche et me mets à pleurer.  
Une voix tendre, exquise : Voudras-tu le leurrer ?  
Chante alors la belle Ode et l'Hymne et le Cantique ;

L'Archange de douceur viendra du Trône Antique  
Et te caressera le chef et les cheveux.  
Je veux tant les chanter, criai-j e enfin; je veux !

*Ibidem, le 18 septembre 1996*

## **IX.- L'EFFLUVE DES PARFUMS**

Je regagne mon lit et jette mon peignoir.  
J'étais fou, aussi sot qu'une vieille ganache.  
Dans mon jardin j'entends quelqu'un mâcher une ache.  
Tant pis !si le sorcier y dressa son camp noir.

Aussitôt je m'endors en rêvant du manoir  
Du roi François Premier, de son très blanc panache,  
De son bel alezan qu'un écuyer harnache  
Et d'un Maure aguerri qui brûle un éteignoir...

Une voix me susurre et me dit: Prends la fleur  
Que t'offrait le saint homme; il l'arrosa de pleur;  
Prends-en soin, homme sage, elle vient d'Outre-Trône ;

Pose-la sur la tête en guise de couronne :  
Tu humeras ainsi l'effluve des parfums  
Et tu t'éloigneras du sentier des *Défunts*.

*Ibidem, le 18 septembre 1996*

## **X.- LES CHANTS**

La mésange a chanté en ce brumeux matin.  
Or j'entendis soudain un hurlement d'enclume  
Et des crépitements de flammes qu'on allume  
Mêlés aux aboiements enragés d'un mâtin.

Quand l'aurore a pâli, j'entendis la catin  
Chanter d'une voix ivre en jouant d'une plume,  
Le coq lancer son chant et l'oiseau blanc qu'on plume  
Effiloche sa voix et son chant de satin.

Oh, le chant de ce coq, le chant de l'oiseau blanc  
Ont fait couler mes pleurs jusqu'à mon dextre flanc.  
Mais la voix éraillée de la catin tout ivre  
Ensanglanta mon cœur ; j'ai égaré le Livre.  
L'Archange exquis et bon me souffle avec tendresse :  
Ne crains rien ! Tu seras guidé avec adresse.

*Ibidem, le 18 septembre 1996*

## XI.- LA CATIN

L'ogre en rut a hurlé durant ce long matin.  
Son ogresse affamée cogna sur son enclume  
Et sauta lestement sur le feu qu'elle allume  
Pour rôtir dans la joie un lièvre et un mâtin.

La nuit se répandit ; alors une catin  
Quitta son lit brûlant de coton, laine et plume.  
Elle avait sur le ventre un coq blanc qu'elle plume  
Et sur la dextre épaule un peignoir de satin.

La catin titubait dans les rues tortueuses.  
Des ombres l'entouraient; étaient-ce des tueuses ?  
Nul ne le sut jamais; c'est encore un secret.

La voix de l'homme saint me dit : Crois au Décret  
Qu'Allah, le Seul Seigneur, pour l'univers décide !  
Pourquoi te tais-tu donc ? Serais-tu déicide ?

*Ibidem, le 18 septembre 1996*

## **XII.- L'ÉTOILE CONSEILLÈRE**

En ce soir de septembre, entends-tu le mâtin  
Hurler rageusement après l'ardente enclume ?  
Ah, vois-tu l'ogron fou et les feux qu'il allume  
Pour brûler i 'astre blanc qui égaie le matin ?

Oh, j'ai vu, quant à moi, une laide catin  
Courir fiévreusement en humant une plume  
D'un oiseau frissonnant ou d'un coq qu'elle plume.  
Elle avait un peignoir de loir ou de satin ;

Mon cœur en fut brisé et ma joue flave, humide.  
Dans le ciel rougeoyait une étoile timide ;  
Pourtant elle me dit : Mais sèche alors tes pleurs ;

Garde-les pour qu'un jour tu arroses les fleurs  
Du jardin inconnu qui enivre la tête  
Du Noble Aréopage autour du Trône en fête.

*Ibidem, le 18 septembre 1996*

### **XIII.- PROPOS DE FÉLIBRE**

Je suis seul, dans ma chambre, assis comme un beau cancre,  
Dans un fauteuil fripé qui vaut moins qu'un dinar.  
Ma pensée vogue au loin et s'arrête à Dinard,  
Chez un aède aveugle aux longs doigts tachés d'encre.

Depuis ma chambre humide, elle épingla une ancre  
Rouillée au fond du gouffre où git un charognard.  
Ma pensée hume aussi les effluves du nard.  
Seul l'Ennui ou la Nuit la déflore ou l'échancré.

Ma pensée vogue au loin plus libre que le vent  
Et se pose toujours ou se pose souvent  
Sur l'astre le plus rouge ou l'astre le plus blanc,

Sur l'olivier chenu ou le figuier tremblant.  
Quoi ? me dit l'homme saint, ta pensée est donc libre ?  
Oh, tes propos sont vains, tes propos de félibre.



*Ibidem, le 18 septembre 1996*

#### **XIV.- LES PLEURS D'ARGENT**

Qui avance à pas sourds ? - Mais mon ami le cancre.  
Il saura quémander un ducat, un dinar.  
Ses parents sont natifs du Gard ou de Dinard  
Et l'on dit que tous deux sont de grands lécheurs d'encre.

Adolescent vaillant, pourquoi jettes-tu l'ancre  
Au fond de l'océan ? Crains-tu le charognard  
Qui se pâit du parfum de l'homme et de ton nard ?  
Oh, ta raison chancelle et ton esprit s'échancre!

À pas sourds il avance, à pas gourds dans ma chambre ;  
L'agonie de l'été en ce jour de septembre...  
Tout cela me fait peur et mon pleur d'argent coule.

Au tronc d'un olivier un tourterreau roucoule  
Pour l'oiseau blanc qui pleure. Oh, le merle moqueur  
M'insulte effrontément et me brise le cœur.

*Café des Roses, le 18 septembre 1996*

## **XV.-LE FUYARD**

Qui va là ? Qui va là ? s'époumone un tors cancre.  
Oh, je suis ton ami ; fais-moi don d'un dinar!  
J'ai quitté ce matin ma demeure à Dinard  
Où mes parents vendaient plumiers, crayons et encre.

C'est ainsi que chez toi je voudrais jeter l'ancre  
Car je fuis affolé l'effrayant charognard  
Qui m'a piqué aux yeux, qui a volé mon nard.  
Cher ami, il m'effraie ; mon cerveau frais s'échancre.

Je retiens donc mon hôte effrayé et sans arme.  
[Ton amour du prochain, dit la Voix, me désarme;  
Continue à aimer, homme orant, continue !]

Sur mon chef parfumé glissa l'astre ou la nue;  
J'aperçois franchement sur ma dextre un archange,  
Un oiseau qui chantonne en frôlant la mésange.

*Ibidem, le 19 septembre 1996*

## **XVI.- LES SENTIERS D'ÉPINES**

Je rougis, âme orante, en marchant sur la route  
Qu'emprunta un matin, un affreux, gros marchand.  
Je rougis, âme orante, en marchant dans ce champ  
Où s'entasse épine orde, asséchée qui s'encroûte.

Or que fait ce tors bouc? Sais-tu donc ce qu'il broute ?  
--Le plumage acéré de l'oiseau bot, méchant  
Qui occit le gros bourg des feux noirs de son chant.  
[Donnez-moi ! Donnez-moi, homme en pleurs une croûte

De pain d'orge ou de blé, me chanta l'oiseau bleu].  
Trois hiboux, un ibis, un chat-pard, un lapin  
Crient en chœur dans le champ délaissé par un Chleuh

Dont la hutte en pisé est blottie contre un pin;  
Je rougis, âme orante, en pensant à ces choses  
Car le ciel est hagard, car le ciel est sans roses.

*Cité Jamîl, café de la Poste, le 19 septembre 1996*

## **XVII.- LES AILES DU DEUIL**

Le soir crie, la nuit pleure et l'ânon, sur la route,  
Marche et brait humblement sous les coups du marchand.  
Dans le noir, nul ne voit l'olivier dans mon champ.  
Un nuage ahuri geint longtemps et s'encroûte.

Le soir crie, la nuit pleure, un vieux bouc cornu broute  
Des chardons çà et là. Au ciel, l'oiseau méchant  
Pousse un gémissement qui avale mon chant.  
Sur la route embrumée, on demande une croûte

De pain d'orge ou de seigle ; oh, est-ce un orphelin  
Dont le père expira emporté par la peste ?  
Qu'on lui offre un gros pain! Qu'on le couvre de lin !

Mais là-haut l'astre en deuil cligne un cil et puis peste ;  
Il hurle ainsi qu'un fou lançant un gros juron :  
Que meure l'orphelin, crie-t-il, c'est un luron !

*Ibidem, le 19 septembre 1996*

### **XVIII.- LE NUAGE ET L'OMBRE**

Il est loin le matin et longue est notre route  
Qu'avait suivie naguère un sinistre marchand.  
Mais qui se dresse alors dans ce lugubre champ ?  
Qui est ce diabolin qui vous casse une croûte ?

Oh, j'ai toujours marché sur la voie qui s'encroûte,  
Au milieu d'un nuage emballé et méchant  
Qui déverse sur nous ses pleurs, son triste chant  
Et pourrit le thym dru que le bouc hautain broute.  
À pas vifs, l'Ombre approche et chuchote à l'oreille  
De l'homme, ami d'Allah, et lui dit: As-tu peur ?  
Il répond: Ô toi, Ombre à nulle autre pareille,

Loin de moi ! Loin de moi! Suis les pas du trappeur  
Qui harcèle un gros daim au jardin, une biche  
Et de ses doigts d'acier se déteint la barbiche !

*Café Latîf le 19 septembre 1996*

## XIX.- LE SERMENT D'IBLÎS

Minuit sonne et je marche éreinté dans le thym ;  
Je cherche, en vérité, une drachme et ma piastre.  
Minuit sonne et la plaine est éclairée par l'astre  
Qui veillera sur nous jusqu'au petit matin.

Minuit sonne et je marche à côté d'un lutin  
Qui sautille tantôt sur un vieil oléastre  
Planté par mes aïeux, tantôt sur le pilastre  
Et je bombe le torse; oui, je marchais hautain.

La drachme est introuvable et pourtant l'astre brille.  
Soudain, un chien hurla et je trouvai ma piastre.  
Un effrayant fantôme entrebâilla la grille

Du logis et le feu me brûla l'épigastre.  
Comme un écervelé j'allai à ma demeure.  
J'entendis dire Iblîs : Il faudra que lis meure !

*Ibidem, le 19 septembre 1996*

## **XX.- LE SORCIER ET L'OR**

As-tu vu un bouc noir brouter trois brins de thym ?  
Et l'écuyer du roi rechercher une piastre ?  
Non, dis-tu? Ton regard n'a épingle que l'astre  
Qui fend allègrement la nuit jusqu'au matin.

Oh, regarde et vois-tu cette ombre de lutin  
Qui parcourt le champ vaste en griffant l'oléastre ?  
Je la vois, quant à moi, grimper sur le pilastre  
Pour saigner la fleur blanche à l'éclat argentin.

Qui approche ? Oh, dis-moi ! Mais es-tu, es-tu sourd ?  
Un jet vif de feux d'or, un jet vif d'or qui sourd ;  
Ah !çà! Tu as parlé enfin; cela m'apaise.

Le sorcier tortueux prend tout l'or et le pèse,  
Puis lance un hurlement qui fend le firmament.  
Effrayé, loin de moi, je jette un frais sarment.

*Ibidem, le 19 septembre 1996*

## **XXI.- LE MALHEUREUX ET LA MORT**

L'homme approche un lentisque et hume un brin de thym.  
Sa poche est décousue; il n'a pas une piastre.  
Il admire pourtant la lumière de l'astre  
Que fait pâlir toujours le soleil du matin.

Cet homme aime les fleurs mais a peur du lutin  
Qui grimpe allègrement sur le grand oléastre  
Et enfourche un nuage errant et le pilastre  
Du vaste firmament qui lance un cri lointain.

Le lentisque est sans feuille et le thym est atone.  
Nous sommes dans le mois qui se meurt pour l'automne.  
Notre homme a le front moite; oui, notre homme est amer

En pensée un moment il se jette à la mer.  
Mais il aime les fleurs et ne veut pas mourir.  
--J'ai vu le tors Iblîs péter, roter, courir... --



*Ibidem, le 19 septembre 1996*

## **XXII.- LA FUIITE DU RÔDEUR**

La canicule expire; entends sonner la cloche !  
Oh, je cueille aujourd'hui avec ma dextre main  
Un brin de romarin et la fleur d'un jasmin.  
Entends-tu sur mon chef le feu qui s'effiloche ?

J'attends avec patience un heureux lendemain  
Parfumé de la fleur qu'aura plantée mon mioche.  
Qui hoche alors sa tête en m'écoutant ? Qui hoche ?  
Mais ma lèvre a déjà la couleur du carmin.

La canicule expire et j'aspire une odeur  
Qui fait fuir promptement le sinistre Rôdeur,  
L'Errant fou du faubourg, le Semeur de la frousse.

Oui, ma femme intrépide, à la peau blanche et rousse,  
Depuis quatre étés lourds voulait quitter le bourg  
Et nos champs où l'araire oublia le labour.

*Ibidem, le 19 septembre 1996*

### **XXIII.- L'HYMNE DE LA JOIE**

Midi sonne; entends-tu, entends-tu cette cloche ?  
Le feu mourra tantôt. Que pousse le jasmin!  
Oh, je l'arroserai avec mes doigts carmin.  
Midi sonne et le feu arrogant s'effiloche.

Dans mon jardin fleuri, je vois courir mon mioche.  
Attention au figuier ! Hé ! écarte ta main  
Du lys mourant qui rit du jour au lendemain.  
Ô vaillant laboureur, va ramasser ta pioche.

Midi sonne; une voix à la fois douce et tendre  
Me chuchote avec joie : Pourquoi, pourquoi attendre  
La mort du *feu brûlant* ? Je veux que tu arroses

Maintenant la fleur bleue et le thym et les roses ;  
Plante alors, alors oui, oh, je veux que tu plantes  
La fleur blanche et le feu goûtera des morts lentes.

*Ibidem, le 19 septembre 1996*

#### **XXIV.- LA TALOCHE HEUREUSE**

Ah, quand entendras-tu le chant de notre cloche  
Que l'aïeul a fondue dans sa cuve carmin ?  
Ce chant t'apportera l'effluve du jasmin.  
Ah, la queue de la Mort se plume et s'effiloche.

Mais quand goûteras-tu un heureux lendemain ?  
D'Outre-Escabeau, je sers une fleur à mon mioche  
Afin que l'oiseau blanc lui offre une taloche  
De parfums des jardins sur sa sénestre main.

J'arrose, quant à moi, chaque fleur et la rose  
Qui se meurt. Le semeur, fatigué et morose,  
Arrache avec fureur l'herbe ardente et l'épine

Du chardon triste et noir qui endeuille la plaine.  
--Le lièvre est tout heureux car il suit la lapine  
Sous le disque enflammé que fuit une phalène. –

*Café l'Émir, le 20 septembre 1996*

## **XXV.- LES CHANTS QUI FUSENT**

Entends-tu le chant doux qui fuse du palais  
Où habite un émir avec sa riche mère ?  
Pourquoi donc pleures-tu ? Ta larme est-elle amère ?  
Arme-toi de la foi des Bourgeois de Calais

Ou gave-toi, veux-tu, du Chant sénégalais  
Ou du bel hymne antique et des chants doux d'Homère  
Et fuis loin et fuis loin le château de ce maire  
Qui suspend sur nos chefs son couteau cingalais.

La Voix sage te dit: Pais-toi du chant qui fuse  
De la grotte du saint; alors la Science Infuse  
Fleurira ton cerveau et ton cœur qui s'agite.

Qu'attends-tu pour partir et délaisser ton gîte ?  
À ce prix seulement tu seras dans la grotte.  
Entends-tu l'Ord Iblîs qui déjà pète et rote ?

*Ibidem, le 20 septembre 1996*

## **XXVI.- LA GRAND'MÈRE ÉPLORÉE**

Mon ami, homme sage, affirme qu'au palais  
Du marquis ne vit plus que sa vieille grand'mère  
Qui depuis vingt-sept ans pleure une larme amère :  
Oui, oui, son fils aîné fut héros à Calais.

La grand'mère endeuillée que servaient un Malais  
Et deux valets hindous, ramenés par le maire,  
Perdit vue, perdit voix et erra comme Homère :  
On manda au palais le Sorcier cingalais.

Mon ami, homme saint, soutient que seule l'Ode  
Tarira les mil flots de la mère éplorée  
Et fera fuir au loin l'odieux Iblîs qui rôde

Dans le vaste palais où, la tête laurée  
D'une tresse en chardons, se tord la malheureuse.  
Mon ami enfin dit: foin !foin !de la pleureuse.

*Ibidem, le 20 septembre 1996*

## **XXVII.- LE PALAIS ASSASSIN**

Vois-tu ce Nègre fou qui s'en va du palais  
Où il servait l'émir et sa borgne grand'mère  
Qui ne le nourrissaient que de la graine amère  
Rapportée un soir d'août par un sorcier malais ?

Le Nègre fou retourne à l'îlot couleur lait  
Où vivait sa tribu pacifique et sans maire;  
Or cela se passait quand déclamaient Homère  
L'Iliade et l'Odyssée ajoutées à son lai.

Oui, le Nègre s'en va du palais où l'on tue  
Les serviteurs rians qui aimaient la servante.  
Ô Seigneur !le bourreau du jeune émir s'en vante

Quand il marche à pas lourds sur la terre battue.  
[Le vieux Nègre s'en va du palais assassin  
Où l'on occit aussi le vieillard sage et saint].

*Café Latîf le 21 septembre 1996*

## **XXVIII.- LES FLEURS PIÉTINÉES**

Cependant l'ogron noir a piétiné mon nard  
Et souillé mon logis de son vent, de sa fiente.  
Ah, depuis ce jour-là son manège me hante  
Et souvent je le vois en robe de renard.

Avec un bec de fer courbé de charognard,  
Il fait pleurer le thym, le musc, l'ambre et l'acanthé  
Et s'ébat dans ma chambre avec une bacchante  
Qu'il doit toujours conduire à son vieux lupanar.

Oui, j'ai perdu mon nard; fétide est mon haleine:  
Ma demeure est sans fleurs; l'ogresse dans la plaine  
Se vautre, accourt et hurle, elle effraie la luciole,

Faisant trembler la fleur sur son frêle pétiole.  
Depuis ce jour lointain, coulent, coulent mes pleurs: Seigneur!  
Cet ogron noir a piétiné mes fleurs.

*Ibidem, le 21 septembre 1996*

## **XXIX.- LA CONCUBINE**

Le château du sultan potent peste le nard.  
Sa jolie concubine ordonne enfin qu'on chante  
Le chant du lourd vautour autour de la bacchante  
Qui monte au clair de lune un loup ou un renard

Et couche assez souvent avec un charognard.  
La jolie concubine offre ensuite une acanthe  
À l'homme au beau turban de blancheur éclatante  
Qui hait drachme en argent ciselé et dinar.

Elle a dit: Homme saint, relève tes prières  
Afin que le Seigneur comble ces fondrières;  
Homme saint, prie pour nous ; tiens, voici une natte.

--Les cheveux de la belle ardents, tressés en natte,  
Lui tombaient sur le dos. Seigneur! Qu'elle est suave !  
Une voix alors dit: Elle est triste et esclave. –



*Ibidem, le 21 septembre 1996*

### **XXX.- À LA RECHERCHE DU NARD**

Il arrive à pas vifs et crie : Où est mon nard ?  
Le soleil est riant et l'oiselle aguichante.  
Au palais du sultan que la borgne pie hante,  
L'émir, à moitié fou, fait sonner un dinar.

Dis-moi où est mon nard; serait-ce un vieux renard  
Qui l'aurait avalé? Serait-ce la bacchante  
Dont on dit qu'elle vit isolée sous sa tente ?  
--Ton nard gît au gésier d'un géant charognard.

Il arrive à pas vifs. Son regard est tremblant.  
J'oubliai s'il était habillé tout de blanc  
Ou de noir. J'oubliai. Je savais cependant

Qu'un petit oiseau blanc, à l'aileron pendant,  
Le suivait de ses yeux irisés et brillants,  
Sous des jets d'or en poudre égayés et riants.

*Ibidem, le 21 septembre 1996*

### **XXXI.- AUTOMNE**

En ce jour finissant d'été, un alezan  
Galopait en poussant un hennissement mâle.  
Le soleil fatigué, de son regard blanc pâle,  
Suivait nonchalamment les ébats d'un balzan

Dans la plaine étendue où s'enfuit un faisan  
Devant un loup chétif. Le faisan jette un râle:  
Le loup enfonce un croc dans son flanc d'un blanc sale.  
Oh, je vois tout cela, l'entends, chemin faisant.

En ce jour finissant d'été, je vois l'Automne  
Arriver à pas vifs; déjà le feu atone  
Du grand disque enflammé nous brûle faiblement.

Dans la plaine un agneau que suit son bêlement  
S'ébat sur l'herbe exquise auprès de deux agnelles,  
Écrasant insouciant brins de thym, brins de nielles.

*Ibidem, le 21 septembre 1996*

### **XXXII.- L'AGONIE DE L'ÉTÉ**

L'été nous quitte enfin; hennit un alezan  
À la robe de soie, au trot fougueux et mâle.  
Le soleil que cachait une nue froide et pâle  
Est chargé sur le dos d'un étrange balzan.

Dans la plaine apaisée où s'ébat un faisan  
Court un soldat blessé qui ahane et qui râle.  
Son pantalon troué et sa mante usée, sale  
Racontent ses malheurs, ô soldat, parle-s-en !

L'été nous quitte enfin. Il fuit à pas furtifs.  
Le soleil agonise et ses cris sont plaintifs  
Et l'automne en naissant a mordu brins de fleurs.

Le soleil fou se meurt ; j'en entends tous les pleurs  
Que couvre un gros nuage appesanti, humide.  
--La rose en mon jardin jette un parfum timide--.

*Ibidem, le 21 septembre 1996*

### **XXXIII.- LE CAVALIER SANS PEUR**

Je suis le cavalier qui monte un alezan  
Et erre dans la plaine et pousse un long cri mâle  
Sous le ciel éreinté tour à tour blanc et pâle ;  
Depuis longtemps je cherche un robuste balzan.

Dans la plaine orpheline, hélas ! court un faisán.  
Il fuit un chien kabyle à la queue vive et sale.  
--J'ai noué à mon cou une écharpe et un châle  
Offert à moi un jour par la pie de Kazan--.

Je suis le cavalier courageux de la plaine.  
Je veille sur abeille et fourmi et phalène,  
Défendant luciole ort, vive et gaie libellule,

L'oiseau blanc qui ondoie, le hibou qui ulule.  
Je suis le cavalier qui chante et qui vadrouille.

Je ne crains ni le feu ni le fer ni la rouille.

*Ibidem, le 21 septembre 1996*

### **XXXIV.- L'ENFANT DES ABYSSES**

Je suis né à la Mecque ou peut-être à Médine  
De père assez connu dont on dit qu'il fut saint.  
Jusqu'à l'âge d'un an j'ai caressé le sein  
De la Reine des Eaux ; ma mère est une ondine.

En ces temps enterrés, mon ancêtre badine  
Avec le Roi de l'Ombre au regard très malsain ;  
Or cela se passait dans un gouffre abyssin  
Où l'ogre avale un Nègre et son mioche en sourdine.

Je suis né à la Mecque ou peut-être en la Grotte  
Le jour où l'Ange exquis au saint Dôme se frotte.  
Et toi, où es-tu né ? Mais qui sont tes parents ?

--À Saint-Germain-des-Prés : de parents Goths et Francs.  
--Oh, ma mère l'ondine entre deux flots frétille.  
(Dans mon pré l'oiseau blanc de fleur en fleur sautille).

*Ibidem, le 21 septembre 1996*

### **XXXV.- PIÉTÉ ANCESTRALE**

Je naquis dans la Grotte ou sans doute à Médine.  
Mon aïeul réputé, dit-on, fut homme saint.  
On le voyait toujours psalmodier (*le chef ceint*)  
Un verset qui embaume ou un psaume en sourdine.

En ces temps très anciens, disait-on, une ondine  
Écouteait mon aïeul en exhibant le sein  
À son fils, Roi des Eaux et du fleuve abyssin  
Dont les larmes coulaient au moment où l'on dîne.

La voix de mon aïeul, contait-on, était grave,  
Envoûtante et exquise et mon aïeul fut brave :  
Vraiment seul, il battit la tribu des impies.

Entends-tu ? Entends-tu les cris sanglants des pies ?  
Les chants de ces oiseaux glorifient sa piété.  
--C'est hier seulement que mourut cet été--.

*Café Latîf, le 22 septembre 1996*

### **XXXVI.- MÉCRÉANCE ANCESTRALE**

Es-tu né à la Mecque, ami, ou à Médine ?  
Ton père est-il connu ? Était-ce un homme saint ?  
A-t-il connu l'Hégire au Pays Abyssin  
Où les pieux affidés priaient à la sourdine ?

En ces temps reculés, depuis ses eaux, l'ondine  
Craignait Abu-Lahab qui couvait en son sein  
Un feu brûlant de haine et un souffle assassin.  
--Avec Dieu et Iblîs mon ancêtre badine.

--Ton aïeul, ô ami, était-il si frivole ?  
--Pour lui Dieu vaut Iblîs, cet oiseau qui convole.  
--Laisse-moi donc pleurer la mort de ton aïeul.

J'entends pleurer le thym, sangloter le glaïeul  
En mon jardin qui met le manteau lourd du deuil.  
Le hibou perd la vue, oui, il perd son clin d'œil.

*Ibidem, le 22 septembre 1996*

### **XXXVII.- LE TRÉPAS DE L'ARTISTE**

L'alouette attaqua de son bec une mauve  
Puis se posa soudain dans un mouvement lent  
Sur la jument d'Iblis à l'œil fauve et brûlant.  
Sur un tertre un hibou pleure, ulule et se sauve.

Un berger veuf et vif dont le crâne est tout chauve  
Cherche avec gravité le chardon sans relent.  
Un rossignol, au chant langoureux et ballant,  
Me murmure : Ô sais-tu que ta vie n'est pas sauve ?

Je pris peur brusquement de son chant tendre et triste. J'appris  
donc à mon dam le trépas de l'artiste.  
Je pleurai chaudement ainsi qu'un blanc hibou.

Dans ma tête enfumée, mon sang me brûle et bout.  
Je marchai longuement; j'errai usé, hagard,  
La flamme en mon cerveau, la brume en mon regard.



*Café Latîf, le 23 septembre 1996*

### **XXXVIII.- LES PLEURS INTARISSABLES**

Je vois voler l'oiseau et une souris-chauve  
Dans le ciel allumé d'un feu fou et brûlant ;  
Je dis avec chagrin : que ce vol est ballant!  
Une voix me murmure : As-tu donc la vie sauve ?

Je pleure alors longtemps. Mon pleur mouille une mauve  
Et le chant de l'oiseau que l'on dit purulent.  
Un berger avachi [qu'on savait sans allant]  
Pique un bouc écorné qui chevrote et se sauve.

Mon pleur coule toujours, il arrose le thym  
Et la figue et l'olive au reflet argentin,  
Puis coule et coule enfin sur les herbes du champ.

Je revois revoler l'oiseau qui lance un chant  
Dans le ciel allumé d'un feu fou qui nous brûle.  
Sur la figue un hibou lugubrement ulule.

*Ibidem, le 23 septembre 1996*

### **XXXIX.- LA DEMOISELLE HEUREUSE**

Le soleil ramolli jette un cri et se sauve,  
Devant l'ogre affamé dont âcre est le relent.  
Sur la jument d'Iblîs à l'œil fauve et brûlant  
Galope un cavalier avec un turban mauve.

Il arrive, dit-on, de la contrée du Chauve  
Où l'on tue l'homme saint avec un nœud-coulant  
Tissé de fils de fer. Pourquoi es-tu tremblant ?  
Me murmure une voix ; n'as-tu pas la vie sauve ?

Non, non, dis-je à la voix. Regarde ! Hé, oui, je tremble  
Ainsi que cet oison qui pépie sur ce tremble  
Appelant au secours sa compagne et l'oiselle.

La voix me dit alors : Vois cette demoiselle,  
Elle est faible, orpheline, elle a faim très souvent.  
La peur ? Son cœur l'ignore : Il est Amour mouvant.

*Ibidem, le 23 septembre 1996*

## **XL.- LA RÉSURRECTION**

Il vint à pas de chèvre ; il quitta le Léthé.  
Son œil fauve et brûlant montait un orbe cave,  
Sa bouche était tordue et sa joue fêlée hâve ;  
Le pis de son bouc roux par l'ogre était tété.

Dans l'antre souterrain criaient avec gaieté  
L'ogresse et l'ogron fiers qui lavaient de leur bave  
Leur face aux poils rugueux plus que le Roc concave  
Ou qu'un tronc d'olivier fendu et étété.

Il revint du Léthé ; il y sut la souffrance  
Des damnés torturés qui se paissaient d'errance.  
Il revint du Léthé quand nous quitta l'été.

Le visage empourpré, il chanta la piété  
Et l'amour des humains, l'amour aussi des choses :  
Du sang vermeil et vif irrigua ses joues roses.

*Café Latîf, le 24 septembre 1996*

## **XLI.- LA RÉVOLTE CONTRE ZEUS**

On lui dit méchamment : Ta place est au Léthé  
Où vivent les sorciers à l'œil ardent et cave.  
Tu mangeras du feu follet à flamme flave  
Et seras fouetté par le Taureau tété.

Un ogre en rut et fou boira avec gaieté  
Ton sang âcre et puant, lavera de sa bave  
Ton corps et griffera ta joue exsangue et hâve  
Avec plus de fureur que sirocco d'été.

Il répond humblement : Mais qui m'envoie là-bas ?  
C'est Zeus, le dieu des dieux, murmura-t-on tout bas ;  
Alors l'homme damné s'écrie : Qu'il aille au diable !

Ce vieux Zeus corrompu. Je prendrai donc mon râble  
Et le provoquerai en duel sur l'Olympe ;  
À ce Mont de ce pas je m'en vais et j'y grimpe.

*Ibidem, le 24 septembre 1996*

## **XLII.- LA MORT DE ZEUS**

Qui court avec furie ? -Oh, je viens du Léthé  
Où coule un feu d'enfer qui sourd de la grand' cave.  
Il charrie dans ses flots le sorcier à l'œil cave  
Et sa femme au pis gras que l'ogresse a tété.

Ne cours plus avec rage et marche avec gaieté ;  
Sèche alors ta sueur, lave-moi cette bave.  
N'aie plus peur, malheureux, soigne ta barbe flave.  
Tu n'iras plus là-bas ; ici tu es fêté.

Moi aussi, moi aussi je hais ce grand dieu de l'Olympe  
Et de ce pas fougueux je vais chez lui, j'y grimpe.  
Je vais le trucider là-haut sur son vieux Mont

Et occire avec lui le sinistre Démon.  
Tu n'iras plus là-bas ! Loin de toi le Léthé!  
Tu iras cependant sur le mont de Piété.

*Ibidem, le 24 septembre 1996*

### **XLIII.- DÉPRAVATION ET REPENTANCE**

Entends-tu les sanglots et les grelots du froid ?  
Vois-tu donc le vautour accouplé avec l'aigle ?  
Leurs ébats font pleurer le blé tendre et le seigle  
Et mourir l'oiseau blanc d'inquiétude et d'effroi.

J'entends les sanglots longs et amers du grand roi  
Dont l'amour au palais, disait-on, se dérègle ;  
C'est qu'il aime un garçon tout châtré dit l'Espiègle.  
Oui, voilà, lui dit-il, notre bon chemin droit.

Or un jour le grand roi qui fuit ses favorites  
Se dit devant sa glace : Hélas, où sont les rites  
Qu'ont tracés mes aïeux depuis l'étoile antique ?

J'ai désappris, Seigneur, leur ode et leur cantique...  
--Il se mit à pleurer--. Entends-tu ses sanglots ?  
Qu'ils sont longs et amers ! Ils mourront sous les flots.

*Ibidem, le 24 septembre 1996*

#### **XLIV.- LE FROID SOURNOIS**

Je vois venir vers moi le souffle en rut du froid  
Qui gifle le vautour, le lourd corbeau et l'aigle  
Et fouette le blé, la chouette et le seigle...  
Le semeur qui se meurt pleure aussi sous l'effroi.

En son château massif à pont-levis, le roi  
Dont l'esprit, disait-on, s'embrouille et se dérègle  
Moquant le froid sournois et son haleine espiègle,  
Lui lance un gros caillou d'un geste fou, adroit.

Je vois venir vers moi violemment cette haleine  
Et je tremble soudain ainsi qu'une phalène.  
Seigneur, comme je crains le froid noir et son souffle.

Oui, tout ce qui se meurt pleure et tremble et s'essouffle...  
Je sanglote au café devant un chaud nafé.  
Amer est mon nafé, je sanglote au café.

*Ibidem, le 24 septembre 1996*

## **XLV.- LES SANGLOTS LONGS**

Qui n'a pas entendu les sanglots longs du froid ?  
Seigneur ! Qui n'a pas vu un corbeau ou un aigle  
S'acharner méchamment contre l'orge et le seigle  
Et l'oiseau tout fiévreux gémir, pleurer d'effroi ?

Oh, j'entends, oh, j'entends les sanglots longs du roi,  
Son cœur bat pour le vent (son esprit se dérègle,  
Disait-on au palais) que souffle un Nègre espiègle  
Dans la flûte enchantée d'un pâtre maladroit.

Seigneur! Que ne pouvais-je arrêter ces sanglots  
Longs, amers de violons et ces pleurs de grelots !  
Je dormirais en paix, je ferais un beau rêve.

Non, me dit une voix ; ici-bas, pas de trêve ;  
Il faudra des sanglots plus qu'amers et des pleurs.  
--Quand donc reflleuriront dans nos champs *les sept fleurs* ? –



*Ibidem, le 24 septembre 1966*

## **XLVI.- LE RESCAPÉ**

Je voyais ce matin errer un orphelin.  
Son corps maigre exhalait une odeur sale et âcre.  
Dans sa bouche avachie, des parfums blanc de nacre Brillaient  
d'un feu ardent au chant pur, cristallin.

Il traînait sur son corps une blouse de lin  
Qu'il vola une nuit sur le banc d'un franc fiacre  
Arrêté dans un champ rouge où l'on se massacre.  
Or il sut fuir la mort en dormant, le malin...

Ce matin il errait parmi neuf cents cadavres  
Dont le sang s'épandait. La voix dit: Tu me navres,  
Orphelin bienheureux ; étends-les sous le sol.

Un rossignol criera do, do, ré, mi, fa, sol  
Et le ciel pleurera quand cette terre immense  
Chantera pour ces morts la funèbre romance.

*Ibidem, le 24 septembre 1996*

## **XLVII.- LA PUNITION DU VOLEUR**

Qui court en ce matin frileux ?-- C'est l'orphelin.  
Il fuit le champ sinistre où s'écoule un sang âcre  
De cent mille et un trous bleus, noirs ou blanc de nacre ;  
Cependant du ciel tombe un rayon cristallin.

Mais que tient l'orphelin ?-- Un turban blanc de lin  
Qu'il avait dérobé dans le fastueux fiacre  
Du grand bey de Tunis qui célébrait son sacre...  
Dans la foule il s'écoule et nous mord ce malin.

Le petit orphelin court brûlé par la fièvre.  
Il a peur ce voleur, il a peur comme un lièvre  
À la vue d'un chasseur qui s'arma jusqu'aux dents ;

C'est que du turban blanc montaient des feux ardents.  
Les doigts de l'orphelin tombaient donc en lambeaux.  
--Trois hiboux ululaient autour de cent flambeaux--.

*Ibidem, le 25 septembre 1996*

### **XLVIII.- SUPERSTITION**

Je me suis réveillé par le chant cristallin  
D'un coquet pétillant au plumage de nacre.  
Mon corps fumait encore ; un subtil parfum âcre  
Enivrait mon cœur frais d'un tendre amour câlin.

Ma femme aux doigts d'or faits, au regard opalin  
Attela ma jument ardente à mon seul fiacre  
Afin que j'aïlle en pompe assister au « saint sacre »  
Du pacha de Tunis qui plaisait au Malin.

Oh, laisse la jument, lui avais-je enfin dit.  
Quel jour sommes-nous donc ? Elle a dit : C'est lundi.  
--Si j'allais au palais du pacha, leur Errance

Frapperait au logis de son lourd bélier rance.  
Oh, elle emporterait mon vaillant fils unique  
À qui j'avais offert les champs verts du Punique.

*Ibidem, le 25 septembre 1996*

### **XLIX.- VAUTOUR ET PÂTOUR**

Or rien n'a dérangé le vol de ce vautour  
Tournoyant mollement au-dessus de la vague  
Piquant deçà, delà le flot gras qui divague,  
Puis ondoie comme un roi fainéant tout autour.

Saint Allah, l'enfant jeune, embellie d'un atour,  
Arrive sur la rive, en aval d'un champ vague  
Et tient par une patte une grive ... elle vague  
Dans le champ nu, amer d'un robuste pâtre.

Le sorcier lui a dit: Trouve-le sur la rive  
De la mer affolée; garde encor cette grive  
Car il aime la grive et aime l'oiseau blanc ;

Attention au vautour au bec fauve et tremblant ;  
Lui seul avalera ton gai pâtre robuste ;  
Mais d'abord, mais d'abord, montre alors ce ton beau buste!

*Ibidem, le 25 septembre 1996*

## **L.- VŒUX PIEUX**

Autour de mon jardin planté de thym, autour  
De ma maison ondoie le corbeau à l'œil vague.  
Tout en le regardant, je me trouble et divague :  
Il crie, il crie toujours l'arrivée du vautour.

Mais qui vois-je ?-- Une femme au chatoyant atour  
Est pendue au bec lourd du grand vautour qui vague  
Tour à tour sur l'oued, au-dessus d'une vague  
Et autour du figuier où s'endort le pâtre.

Si le vautour fuyait (et le distors corbeau),  
Mon jardin parfumé deviendrait encor beau  
Mais le corbeau croasse et le vautour tournoie

Au-dessus de mon chef. Dans mon pleur je me noie.  
Ma larme amère et chaude arrose un romarin  
Planté voici sept ans près d'un tombeau marin.

*Ibidem, le 24 septembre 1996*

## LI.- LES OISEAUX

Ô crains-tu le corbeau et le triste vautour  
Qui ondoient avec fièvre au-dessus d'une vague  
Affolée de l'oued en rut et qui divague ?  
Moi, je crains le corbeau qui ondoie tout autour

De la fille embellie par un heureux atour  
Et je crains le vautour à l'œil brûlant et vague  
Qui foule avec mépris l'herbe folle et puis vague  
Dans le champ vaste et tendre où chante un beau pâtre.

J'ai peur de ces oiseaux, surtout de l'oiseau noir  
Dont le nid est souvent dans le sombre manoir  
Du seigneur occitan redouté en Europe

Dont on dit qu'il est fol, assassin, misanthrope.  
--Oh, mes manoirs d'enfance ! Oh, ces manoirs torrides !...  
Voyez mon front noirci, tailladé par les rides--.

*Ibidem, le 25 septembre 1996*

## LII.- LA GRAINE INFÉCONDE

Dans la nuit enflammée par les yeux du Démon  
Le sultan d'Istanbul à la bouche en amande  
M'envoie son blanc valet: Son Altesse te mande ;  
Tu dois auparavant escalader ce mont

Où fleurit le chardon que le soir nous humons.  
Le sultan d'Istanbul qu'on veut saint te demande.  
Sais-tu qu'à une armée innombrable il commande ?  
--Une armée invaincue et que tous nous aimons--.

Avec fougue il parlait ce valet d'un autre âge.  
J'écoutais l'œil brûlant, j'écoutais avec rage  
Le front moite et plissé, rongé par la gangrène.

Je lui dis simplement : Vois-tu donc cette graine ?  
Elle est noire, elle est orde et elle est inféconde ;  
Que me fait le sultan ? Allah Seul me seconde.

*Ibidem, le 25 septembre 1996*

### **LIII.- LES MENACES DU DÉMON**

La plaine est grasse où court promptement le Démon.  
Il court après la figue et l'olive et l'amande,  
Puis hurle avec furie : Oh, je veux qu'on me mande  
L'oued qui chante et joue au pied bot de ce mont

Où nous, enfants du Feu, brûlons ceux du Limon ;  
Je veux aussi savoir qui ce soir me demande,  
Qui ose déranger le Démon qui commande  
À l'eau que vous buvez, à l'imam sans sermon.

Le Démon parle et court, il menace avec rage.  
Il pue, il pue la haine, il décoche l'outrage  
Au laboureur vaillant, au laborieux burgrave,

Au marin endurci qui affronte et qui brave  
Le flot du gouffre amer, immensément profond.  
--Le Démon hurle et bave et l'homme se morfond--.



*Ibidem, le 25 septembre 1996*

#### **LIV.- LE CHANT DE LA VOIX SAGE**

Regardez-moi ce pré qu'écrabouille ce mont:  
La fleur bleue qui y croît chantonne et puis me mande.  
Où est donc mon olive ? Où est donc mon amande?  
Je les ai jetées hors du champ ord du Démon.

La Voix sage alors chante et me dit: donc aimons  
Le sultan ou l'émir ou le roi qui commande  
À l'armée innombrable. Oh, le Roi vous demande  
D'offrir à l'oiseau blanc l'air clair que nous humons.

Oh, le pré vert épand un exquis parfum d'ambre.  
-- Nous sommes dans le mois frissonnant de septembre.  
Où est donc la fleur bleue qui croît dans mon pré vert?

Je voudrai l'arroser avant l'aveugle hiver  
Qui corrompt le parfum et la blancheur des roses  
Et l'oiseau à l'œil rond dont les chants sont moroses.

*Ibidem, le 25 septembre 1996*

## **LV.- LES RÊVES D'UN HOMME SAINT**

J'ai rêvé aujourd'hui de la coupe de vin,  
D'une miche de pain qui pesait une livre,  
Du calame embaumé et du Trône et du Livre  
Et des cent vingt Feuilletés gardés par l'Échevin.

J'ai rêvé aujourd'hui du sorcier que je vains ;  
À l'ogresse affamée et en rut je le livre ;  
Mais hélas, l'ogron noir, son amant, l'en délivre.  
Allah, que mes combats de saint homme étaient vains !

J'ai rêvé aujourd'hui de la coupe de vin  
Et d'exquises houris dont le nombre est cent vingt.  
Je m'étais réveillé ; or ma chambre était vide,

Mon regard embrouillé et ma face livide ;  
Oui, la voix de l'Archange a chanté dans ma chambre:  
Tu n'es plus en ces mois ruisselants de septembre.

*Ibidem, le 26 septembre 1996*

## **LVI.- DÉFAITE D'IBLÎS**

Homme orant, entends-tu ce chant tendre et divin ?  
Mais c'est le bien-aimé qui psalmodie le Livre  
Afin que le Seigneur du Malin le délivre.  
Il voudrait tant reboire en la coupe de vin !

Quant à moi, homme orant, au chant de l'or je vaincs  
Iblîs notre ennemi ; je brûlerai ma livre  
D'oliban, de benjoin ; l'Ange aussitôt me livre  
Les secrets du Maudit qui sont plus de dix-vingts.

Que fais-tu, homme orant ; par Allah, que fais-tu ?  
--Cette meule de foin, prends-en un court fétu !  
Il est frêle et fragile et le souffle l'emporte.

J'imite ce fétu: Je me tiens à la Porte  
Sans limes d'Allah-l'Un, je fais ce qu'Il ordonne,  
Je m'offre à mon Seigneur; mon cœur pour Lui fredonne.

*Ibidem, le 26 septembre 1996*

## **LVII.- OMBRES FURTIVES**

Ah, j'ai vu ce matin l'évêque et l'échevin ;  
L'un tenait l'encensoir, l'autre emportait un livre  
En croquant un pain chaud qui pesait une livre  
Et buvant une coupe emplie à ras de vin

Et j'ai vu ce matin un sorcier qui en vainc  
Un autre encor petit et à l'ogron le livre  
Mais une ogresse en rut de l'ogron le délivre  
L'enchaînant à ses pieds; il se débat en vain.

Ce matin j'ai tout vu; j'ai vu courir des ombres;  
Les unes ricanaient lançant des reflets sombres,  
Les autres rigolaient sur des chemins humides;

Une ombre en vérité traînait des pas timides;  
Était-ce alors l'évêque ? Était-ce onc l'échevin  
Dont on dit qu'ils sont morts en l'an mil deux cent vingt?

*Ibidem, le 26 septembre 1996*

## **LVIII.- LE FANTÔME DU GAMIN**

Une ombre alors suivait ma marche à pas de loup.  
Je portais à l'oreille une fleur de marrube  
Et un brin parfumé, jaunissant de jujube.  
Devant moi, une voix poussa un hallalou.

Brusquement mon regard s'embrume et devient flou  
Car l'ombre auprès de moi criaille et puis titube.  
J'étais seul dans la rue; était-ce à Marsa-Cube ?  
Or l'ombre avait foulé une épine ou un clou.

De longs cris lacéraient le profond firmament.  
J'entendis des sanglots, un atone: ô maman !  
Je sus donc que c'était une ombre de gamin

Emporté à sept ans par l'Autan du Chemin  
Et la peur s'envola qui naquit de cette ombre;  
Je quittai dans la joie la sinistre pénombre.

*Ibidem, le 26 septembre 1996*

### **LIX.- LE BIEN-AIMÉ DU SEIGNEUR**

Qui écrase en ce jour une épine ou un clou?  
Et qui vois-je après moi ? Qui perd pied? Qui titube  
Dans la rue vaste et longue? [Était-ce à Marsa-Cube ?]  
Je ne sais, je ne sais car mon regard est flou.

Seigneur, qui pousse enfin un violent hallalou ?  
Est-ce un chasseur heureux, parfumé de jujube ?  
Est-ce un cueilleur d'alfas piétinant un marrube ?  
Ou une ombre effrayée qui marche à pas de loup ?

Je ne sais, je ne sais car mon cerveau se fige :  
Je vois à mes côtés l'oiseau noir qui voltige ;  
À quel saint me vouer ? Qu'on me dise à quel saint !

La Voix venant du ciel : Le Seigneur t'a bien ceint  
Le chef à l'aube, hier; c'est à toi qu'on se voue.  
--Je suis le bien-aimé du Seigneur, je l'avoue--.

*Ibidem, le 26 septembre 1996*

## **LX.- LA MORT SOUDAINE DU SOLDAT**

Oh, qu'il est effrayant, sanglant ce hallalou !  
C'est le cri du soldat qui taillade un marrube,  
Qui injurie le pré, qui soufflette un jujube.  
Son regard est plus ord que celui de ce loup.

Il joue avec son arc lançant en l'air un clou  
Et enfin il arrive aux rues de Marsa-Cube ;  
Brusquement, son arc choit (et son clou), il titube  
Poussant un hurlement de fauve au regard flou.

Je m'approche de lui. Ses yeux sont embrouillés.  
Il me dit faiblement que ses pieds sont rouillés  
« Car j'ai ensanglanté le champ gras et la plaine.

Couvre-moi, par ton Dieu, d'un blanc manteau de laine.  
Qu'on me laisse expirer avec des feux au ventre.  
Je vois un doigt de fer, Lucifer qui m'éventre. »

*Ibidem, le 26 septembre 1996*

## **LXI.- LA CITÉ CRUELLE**

Je suis venu très tard dans un monde frivole  
Où sifflole un serpent imitant des cobras  
Dans le pré empourpré où croît un chardon gras.  
Je suis né un matin à l'heure où l'Ours convole.

Oh, il a épousé cette Étoile qui vole  
Les enfants orphelins pour dépecer leurs bras,  
Fendiller leurs regards comme au temps d'Amon-Râ,  
S'abreuver de leur sang, dans la nuit qui s'affole.

Je suis né dans un monde où n'errent que des loups,  
Des renards affamés, des corbeaux aux yeux flous,  
Des vautours au bec rouge et surtout de lourds aigles.

Hélas, mon blé se meurt (et mon orge et mes seigles);  
Seigneur! Tu mas fait naître en la cité cruelle.  
--Je pleure amèrement dans ma vieille ruelle--.



*Ibidem, le 26 septembre 1996*

## **LXII.-LA CHANSON FRIVOLE (1)**

Connais-tu, connais-tu cette chanson frivole  
Qui invite aux amours dans les champs lourds et gras  
Au mépris du scorpion qui rampe et des cobras :  
"Que tout ce qui se meut à ciel ouvert convole !"

Ô Seigneur, l'oiseau noir vers les champs gras s'envole.  
Il laissera Héra sans doute ou Amon-Râ.  
Aux païennes amours il invite un verrat,  
Le bouc ord qui chevrote et ce porc qui nous vole.

Oh, la chanson qui loue l'amour à ciel ouvert,  
Au pied d'un sycomore ou de mon figuier vert,  
Me tord le corps, me brise et me noie dans mes pleurs.

Seigneur, cette chanson fera mourir les fleurs.  
Oui, de l'amour païen s'épand un parfum noir  
Qui rôde avec horreur pour fleurir l'Éteignoir.

*Ibidem, le 26 septembre 1996*

### **LXIII.- LA CHANSON FRIVOLE (2)**

J'ai toujours méprisé cette chanson frivole  
Dont le souffle est pareil à celui de cobras  
Cherchant allègrement dans un pré toujours gras  
Le phalène argenté qui choit et choit puis vole.

Ô sais-tu? Ô sais-tu qui aujourd'hui convole?  
-- (C'est avec Athéna) le fougueux Amon-Râ ;  
Au sommet de l'Olympe Amon-Râ s'en ira  
Se recueillir un jour; puis chez lui il s'envole

Au-dessous de Sodome, au-dessous des vains cieux  
Où son char aérien laissera ses essieux;  
Alors il tombera dans l'abîme sans fond.

Athéna en veuvage, éplorée, se morfond...  
J'ai toujours méprisé cette chanson paillardes.  
--Fille orante, entends-moi, tu es sage et gaillarde--.

*Ibidem, le 26 septembre 1996*

## LXIV.- LA MOUCHE ET LA GUÊPE

*À la mémoire attendrissante de ma femme Fèrida*

Cette mouche a piqué avant-hier ma muse  
Et volé tous mes chants qui embaumaient la gent.  
Ma voix a égaré son benjoin, son argent.  
Elle est muette encor; cela m'épuise et m'use.

Puis la guêpe a crevé hier ma cornemuse  
En peau de bouc de steppe au poil doux et changeant  
Privant ma mie Frida et mon frère aîné *Jean*  
De la chanson qui grise et du chant qui t'amuse.

Je m'enferme en ma chambre et j'y reste et j'y reste.  
Je fuis les champs, les prés, les fleurs, le monde agreste ;  
S'éteint soudain ma voix qui a perdu ses cordes

Et se meurt sous le flot triste, amer des discordes.  
Cette mouche a piqué avant-hier ma muse;

Puis la guêpe a chanté : « Sait-on quand l'ogron muse ? »

*Ibidem, le 27 septembre 1996*

## **LXV.- GAIETÉ**

Nous marchions, seule à seul, moi et ma tendre muse.  
Nous parlions en silence et ignorions la gent.  
Que me fait le trésor ? Et que me fait l'argent  
Du grand bey de Tunis? Cela m'épuise et m'use.

Soudain elle a saisi ma frêle cornemuse  
Cirée, en peau de bouc, au beau reflet changeant,  
Pour me souffler gaîment : Mais c'est pour ce sergent  
Qui s'ennuie que je chante et danse et ça m'amuse.

Oui, j'ai vu ce jour-là le sergent qui rigole,  
Le flot gai, le flot vif qui joue dans la rigole.  
J'ai vu le taureau blanc coucher sur l'herbe grasse

Une heureuse génisse et j'ai vu qu'il embrasse  
Le soleil guilleret qui danse aussi, qui chante  
Pour l'astre ort, en furie, chez l'étoile aguichante.

*Ibidem, le 27 septembre 1996*

## **LXVI.-LA VOIX DU TROUBADOUR**

Le parfum de ta voix, troubadour gai, m'amuse.  
Il est doux et sonore et bruit mieux que l'argent.  
Il joue allègrement avec le vent changeant  
Pour s'engouffrer enfin dedans ma cornemuse.

Oh, le son de ces cors qui m'épuise et qui m'use !  
Éteins-le, troubadour, emploie même tes gens :  
Le son triste des cors où soufflent les sergents  
Précipite au puits noir la chanson de ma muse.

Le parfum de ta voix, qu'il est pur, cristallin !  
Il arrose en mon cœur l'amour tendre et câlin.  
Chante-mol, chante-moi, par Allah, exquis chantre !

L'ogresse et son ogron se terreront dans l'ancre  
Où croît la ronce en rut à côté du chardon.  
--Pourquoi te tais-tu donc ? Je t'agace ? Oh, pardon--.

*Ibidem, le 27 septembre 1996*

## **LXVII.- LA BOTTE DU CAPORAL**

Le thym ploie ce matin ; au couchant, il se brise ;  
C'est qu'hier dans la nuit, un triste caporal  
Écrase une luciole au reflet auroral  
De sa botte éculée, ensanglantée et grise.

Le vent pourtant violent se calme et devient brise ;  
Lui aussi a ployé et perdu le moral.  
Notre fougueux mustang qui hennit au corral  
S'affole et puis se fige et de douleur se grise.

Le romarin se tait, se tait la libellule  
Et l'élève au kouttab jette au loin la férule  
Du maître qui apprend et enseigne le Livre.

Depuis que la luciole est morte sous la botte  
Du caporal fumant, brûlant, en sang tout ivre,  
Dans un cloaque opaque on s'enfonce, on barbote.

*Ibidem, le 27 septembre 1996*

### **LXVIII.- LA HOURI**

Qui avance à pas vifs et tient une pie grise  
À la fin de la nuit au reflet auroral ?  
Est-ce un soldat hirsute ? Ou est-ce un caporal ?  
--Un parfum se répand exhalé par la brise--.

Qu'il est suave et doux ce parfum qui me grise !  
Il souffle, ai-je pensé, depuis le sel d'Aral  
Ou du flanc palpitant d'un mustang de corral.  
--Où suis-je onc aux saisons où mûrit la cerise ?--

Qui avance à pas vifs ? Est-ce un joyeux pâtre  
Ou la vierge amoureuse avec son bel atour ?  
Qui avance à pas vifs ? Je ne sais, je l'ignore.

--Une femme aux seins roux, au nom doux et sonore.  
Elle est bien modelée hors-le-bleu-firmament,  
Son regard langoureux est plus pur que diamant.

*Ibidem, le 27 septembre*

### **LXIX.- LES MALHEURS DU CAPORAL**

La grotte est longue et noire et il n'est pas de brise.  
Qui dressa là-dedans sa tente ? Un caporal.  
Il lacéra ma fleur au parfum auroral  
En brisant ma fêrule embaumée, lisse et grise.

Alors pris de remords, son cœur craque et se brise.  
Son sang ord est figé, moins que nul son moral.  
--À ce que dit l'histoire, il naquit à Aral  
Où fleurir il ne vit le Temps de la Cerise

Ni du Gai Rossignol ni du Merle Moqueur.  
--Dans ses armées, le khan a durci son cœur ;  
Il erra seul toujours traîné par des renards.

Les parfums de la vie, les sait-il ? Et ses nards ?  
Pour vrai dire il mangea le pain de l'esclavage.  
Maintenant dans la grotte il revit le veuvage.



*Ibidem, le 27 septembre 1996*

## **LXX.- LA FIN TRAGIQUE DU VAGABOND**

Alors on vit errer au pré un vagabond.  
Il était poursuivi de près d'une négresse  
Aux gros seins ramollis par le poids de la graisse  
Qui brûlait la fleur bleue de son œil furibond.

Brusquement un puits sombre; il fit alors un bond  
Et chut avec fracas dans l'antre de l'ogresse  
Qui, ayant étouffé les hydres de la Grèce,  
Consommait dans sa grotte un sommeil juste et bon.

Il l'avait dérangée : l'ogresse étincela  
Et vomit une flamme à la sanglante écume.  
Le regard de l'errant s'était couvert de brume

Et son front de lueur et de feu ruissela.  
Or l'ogresse avança fouettant les ténèbres.  
De l'antre on vit monter des filaments funèbres.

*Café Latîf, le 28 septembre 1996*

## **LXXI.- LA NÉGRESSE ET LE VAGABOND**

Dans la rue du vieux bourg, j'ai vu un vagabond.  
Il marchait à pas gourds, suivi d'une négresse  
Aux grands yeux agressifs, d'une grosse tigresse  
Qui vit le jour, dit-on, sur les monts du Cap Bon.

À pas lourds il errait le regard furibond.  
Il portait sur le dos une outre emplie de graisse  
Qu'il avait dérobée à l'ogre et à l'ogresse:  
Dans leur antre il entra d'un furieux, fougueux bond.

Le vieux bourg s'endormait; la négresse et l'errant  
Entrouvaient le portail d'un maréchal-ferrant:  
Dans sa forge ils cherchaient l'arc de feu et sa flèche.

Or l'astre assassiné hurle au ciel et se lèche  
Le sang qui coule à flots sur la fleur blanche et drue.  
La négresse et l'errant sont toujours dans la rue.

*Ibidem, le 30 septembre 1996*

## **LXXII.- L'ASTRE BLANC**

Le ciel était méchant et mon astre était bon.  
Il a assassiné la grande ourse et l'ogresse,  
Le lion, la canicule et la vieille tigresse...  
Sur l'étoile il posa son regard pudibond;

Or l'étoile attendrie s'approcha d'un seul bond  
De mon astre amoureux dont la queue rouge agresse  
Loup-garou plus qu'odieux, les mil dieux de la Grèce,  
Le méchant sirocco ardent et vagabond.

Le ciel était cynique; or l'astre, étant tout blanc,  
Vomit un long feu bleu en se pressant le flanc  
Et le ciel s'ébranla se crevant l'œil néfaste ;

Le voussoir s'effraya, le voussoir vide et vaste.  
Le ciel n'est plus méchant et mon astre encor bon  
Darda vers le sorcier son regard furibond.

*Ibidem, le 30 septembre 1996*

### **LXXIII.- LE FRELON PRÉDATEUR**

Comme un tigre encagé, je fulmine en ma chambre.  
Or je vois voltiger au jardin un frelon  
Et se poser furieux dessus un gros melon.  
--Nous sommes dans le mois finissant de septembre--.

Mon regard fume alors et mon corps donc se cambre,  
Puis mon cou s'amincit et mon bras devient long :  
Je veux lier l'insecte aussi gros qu'un grêlon ;  
Mais il troue le melon, le mord de son fin membre.

De nouveau il volette et encore il voltige.  
Du melon le sang coule, il arrose une tige  
D'un romarin de steppe et d'un thym tout en pleurs.

Dans ma chambre enfumée, je pleure avec les fleurs  
Qui ploient peureusement sous l'ombre du frelon ;  
--Est-ce alors de l'été le sanglot du violon ?—

*Ibidem, le 30 septembre 1996*

#### **LXXIV.- À PERVERS, PERVERS ET DEMI**

Un singe en rut mais vieux se caresse le membre;  
(Qu'il est laid, agressif, musculeux ! Qu'il est long !)  
Au-dessus de son dos volette un gros frelon ;  
Le singe alors prend peur et dans les fleurs se cambre.

Je me souviens qu'un soir il volait dans ma chambre  
Un moustique adroit, vif, au corps gris et oblong,  
Secoué du sanglot long, amer du violon  
De l'été trépassé; c'est la fin de septembre.

Le vieux singe affolé, en rut courut sur l'herbe;  
Le frelon le piquait de son long membre imberbe.  
Or le moustique adroit, voltigeant dans ma tête,

Sanglotait longuement. Un beuglement de bête  
Emplissait mon cerveau de brouillard et de grêle.  
--Nous sommes dans le mois où le thym devient grêle--.

*Ibidem, le 30 septembre 1996*

## **LXXV.- COURSES VAINES**

J'ai couru ce matin (un matin de septembre)  
Après un serpent noir qui piquait un frelon  
Fiévreux et gigotant sous des fleurs de melon.  
Depuis deux ou trois mois, j'avais quitté ma chambre,

Après avoir perdu mon benjoin, tout mon ambre  
Dans un salon ancien, ténébreux et oblong.  
Dans un vaste manoir, j'ai perdu mon violon,  
Mon rebec, mon hautbois, le sanglot de décembre.

J'ai couru aujourd'hui après un gros mâtin  
Qui piétina la rose et pissa sur le thym.  
Le mâtin m'échappa, je tombai parmi l'herbe;

Alors un oiseau bleu lança un chant superbe;  
Mais son chant m'effraya, je pris peur et grand-froid  
Et je vis dans ciel un sanglot long d'effroi.

*Ibidem, le 30 septembre 1996*

## **LXXVI.- PROJET D'IBLÎS**

Dès qu'Iblîs s'éveilla dans l'ombre de la grotte,  
Il rampa promptement vers le saint marabout.  
Si je le dévoyais, si j'en venais à bout,  
Enrageait l'Infidèle embourbé dans la crotte,

Je serais bienheureux, j'offrirais ma carotte  
À l'astre blanc et bleu qui se mire au Sebou.  
Ah, çà ! Je danserais sur le volcan qui bout...  
--Mais qui rage en rampant? Saint-Allah, mais qui rote ?

Dit le saint marabout dans l'enceinte sacrée.  
À qui est cette griffe acérée, consacrée ?  
--C'est pour toi que je viens en rampant dans la fange,

Lui répond le Maudit. Or la voix de l'Archange  
Susurra doucement : Évite alors la haine !  
L'Amant de l'Injustice ira à la Géhenne.

*Ibidem, le 30 septembre 1996*

### **LXXVII.- IBLÎS ET LE MARABOUT (1)**

Le sorcier dans l'esquif était couvert de crotte :  
Du taureau noir de l'ogre il ne vint pas à bout.  
La prière enflammée du grand saint marabout  
Montait vers le Seigneur depuis l'ancre et la grotte

Et alors le sorcier se mettait la carotte  
Dans l'œil avec dépit et son cil souillé bout.  
L'homme orant pleure et prie aux abords du Sebou  
À l'heure où le sorcier tempête et pète et rote.

L'esquif est ballotté par la vague putride  
De l'oued d'où Iblîs de son haleine aride  
Étouffe un frais jasmin, tordant le cou du chant

D'un joyeux rossignol qui embaume le champ  
Où se mire astre blanc habillé de chlamyde...  
--Des yeux du marabout roulent un rubis humide--.



*El-Menzah VI, café de la Poste, le 1<sup>er</sup> octobre 1996*

## **LXXVIII.- IBLÎS ET LE MARABOUT (2)**

Homme orant, ô pourquoi vis-tu dans cette grotte ?  
Serais-tu ? Est-ce toi ? Es-tu ce marabout  
De qui le sorcier blanc ne put venir à bout,  
Malgré son encens noir brûlé avec sa crotte ?

Mais qui hurle et qui pète et vomit et puis rote ?  
Toi qui te purifies avec l'eau du Sebou,  
Ô dis-moi : Qui va là ? Qui se tient tout debout  
Se frottant le gros cul d'une grosse carotte ?

Je ne sais, je ne sais; c'est peut-être le Diable  
Qui vit de vent brûlant, d'eau amère et de sable,  
Au Reg immense en feu où se meut la vipère;

Homme orant, ô dis-moi pourquoi il vitupère!  
--L'homme orant prie Allah, c'est un vrai marabout.  
Oui, Iblîs est furieux, son cerveau tonne et bout.

*Ibidem, le 1<sup>er</sup> octobre 1996*

### **LXXIX.- LE SEMEUR QUI A PERDU SA FIANCÉE**

Un semeur arriva ; il tenait une rose.  
Les sanglots longs, amers de la pluie et du vent  
Font danser avec peine échaudée son vieux van.  
--Nous sommes dans le mois où le thym est morose--.

Il psalmodiait un chant qu'il composa en prose  
Pour sa belle fiancée qu'on cloîtra au couvent.  
Il tenait une rose et sanglotait souvent:  
Son amour le brûlait comme un feu de cirrhose.

Il était ce matin fiévreux, il marchait pâle.  
Sa rose était exsangue, éborgnée son opale.  
Il pleurait, il pleurait; sa fiancée était morte

À l'aurore au couvent; il claqua donc leur porte...  
Le semeur arriva, il tenait un chardon.  
À sa fiancée défunte il demandait pardon.

*Ibidem, le 1<sup>er</sup> octobre 1996*

### **LXXX.- LES BONS INCONNUS**

Je ne sais qui planta ce thym et cette rose.  
Entends-tu le sanglot de la pluie et du vent ?  
Je vois le saint fellah agiter son grand van  
Orphelin de blé tendre. Oh, ce mois est morose.

Sais-tu qui composa ce beau cantique en prose ?  
Mais c'est un jeune abbé cloîtré dans son couvent ;  
Il est toujours plongé en un psaume et souvent  
Le psalmodie malgré les feux de sa chlorose.

Je ne sais qui planta un jour ce romarin ;  
Le vent ? L'éclair ? La pluie ? Ou serait-ce un marin  
Que le gouffre avala en se moquant du disque ?

Était-ce un fellah las qui planta le lentisque  
Ou était-ce au champ nu ce laboureur studieux ?  
Réponds-moi, mécréant, réponds-moi, par tes dieux !

*Ibidem, le 1<sup>er</sup> octobre 1996*

### **LXXXI-L'ÉPÉE D'OCTOBRE**

Un oiseau noir piqua mon front moite et morose  
(Et soudain, je criai dans la nuit et le vent).  
Mon cerveau se cribla ; (on eût dit un vieux van) ;  
Alors j'ai égaré ma fleur bleue et ma rose

Qui parfumaient mes chants et mes versets en prose.  
Du Tophet phénicien, de notre ancien couvent  
S'envole une volée de corbeaux qui souvent  
Déchiquettent mon foie brûlé par la cirrhose.

L'épée d'Octobre occit ma petite phalène  
Qui voltigeait gaîment sur l'aile de l'haleine  
Et du brin de ce thym qu'au matin l'or arrose.

Un oiseau noir piqua mon front moite et morose.  
Quel animal jeta un hurlement profond  
Qui avec ma nuit blanche et le vent se confond ?

*Café Latîf, le 1<sup>er</sup> octobre 1996*

## **LXXXII- APPEL À L'ARCHANGE**

Archange de douceur, embrasse ma guitare,  
Égrène un chant exquis. Seigneur, j'entends le trot  
Du mulet ténébreux d'Iblîs ; j'entends un rot ;  
Qui avance vers moi ? Mais c'est le Roi Tartare.

Archange de douceur, joue-moi de ta cithare ;  
J'ai le ventre enflammé et mon chant est de trop ;  
On m'a versé hier dans la bouche un sirop  
Étrange, amer qu'Iblîs conservait dans sa tare.

Archange de douceur, as-tu connu l'angoisse  
Qui éteint un cœur vif et la glu de la poisse ?  
Archange de douceur, sais-tu ce qu'est l'effroi

De mourir un matin tremblant et blanc d'automne ?  
La peur qui fait ramper le trépas triste et froid ?  
--J'entends un lourd bélier dans mon cerveau qui tonne--.

*Café Latîf, le 1<sup>er</sup> octobre 1996*

### **LXXXIII.- APPEL À L'ÀÈDE**

Aède aux dextres mains, joue-moi de ta guitare.  
Chante-moi ta romance; ah, mais j'entends un trot.  
Qui monte un coursier noir ? D'où s'échappe ce rot ?  
La voix dit : Du soldat né au Pays Tartare.

Aède, ô pince-moi ta joyeuse cithare ;  
L'ogron fou plante en moi ses brillants, vilains crocs  
Et le nuage aveugle, au ventre lourd et gros,  
Me coiffe (ô le sais-tu ?) du relent de sa tiare.

Aède aux chants exquis, au doigt dextre et divin,  
Verse-moi dans ma coupe une larme de vin.  
Aède, ô connais-tu la terreur de mourir?

--Mais oui, je vois la Mort partout, partout courir.  
Allah ! J'attends chantant le trépas un beau soir,  
Un soir d'hiver, d'automne ...Ô tends-moi l'Encensoir !

*Ibidem, le 1<sup>er</sup> octobre 1996*

### **LXXXIV.- SCÈNES GUERRIÈRES**

Dans le brouillard épais avance un grand Tartare.  
Sur son bras noir, velu, un renard au long croc.  
Son cheval endiablé figea soudain son trot :  
Dans le brouillard épais chantait une guitare.

Non, non, dit l'Ange exquis : C'est un chant de cithare  
Pincée par les doigts vifs d'une femme au cœur gros  
Ou ceux d'un bel éphèbe abreuvé des sirops  
D'Iblis qui le forçait à policer sa tiare.

Sur un coursier fougueux, un méchant cavalier  
Traînait un corps brisé vers un pied de hallier.  
C'était un cavalier descendu du Caucase ;

Très jeune, il a quitté leur troupeau et leur case.  
C'était le Roi du Froid qui lui donna un sabre  
Et depuis ce jour-là leur gourbi se délabre.

*Ibidem, le 2 octobre 1996*

### **LXXXV.- LES DORMEURS DU CHAMP**

La fumée âcre et rouge ascend au ciel inique.  
Oh, mille adolescents, aux yeux fleuris de sang,  
Dormaient dans le chardon à l'effluve acescent.  
Attila regardait l'œil fauve et ironique.

Monté sur son coursier, soudain, il fit la nique  
Aux dormeurs que pleurait le soleil finissant;  
Or l'astre au firmament, juché sur son pur-sang,  
Hurle et Attila, tremblant de peur panique,

Fit prendre à son coursier la poudre d'escampette.  
Le sorcier, devant lui, l'injure et tempête :  
Retourne, homme assassin, près des dormeurs du champ !

Attila l'Éventreur, entends, entends ce chant.  
Si tu pouvais humer les parfums du phalène,  
Du thym, du romarin, du matin, de la plaine !



*Ibidem, le 2 octobre 1996*

### **LXXXVI. - OGRES VICIEUX**

Or l'ogresse arriva. Oh, qu'elle était inique !  
Chaque jour elle ouvrait un ventre adolescent,  
En mangeait la fressure et en buvait le sang  
Pour s'accroupir enfin le regard ironique.

Son époux, l'ogre noir dont on sait qu'il fornique  
Était souvent monté sur un fougueux pur-sang  
Recherchant avec fièvre un mièvre adolescent  
À qui il faisait don de son *ergot punique*.

Or l'ogresse arriva dans l'antre au sol humide;  
Elle y vit son époux et un garçon timide  
Allongés sur le sol pierreux, ord de la glèbe

Et son *ergot punique* aux mains du bel éphèbe;  
Alors elle enragea: Je boirai le sang vif  
De chaque adolescent égorgé sous un if.

*Ibidem, le 2 octobre 1996*

## **LXXXVII.- LA FOLIE DE L'EMPEREUR**

Il arrive en hurlant cet empereur inique.  
Un écuyer chétif conduisait son pur-sang.  
De la terre et du ciel je suis le plus puissant,  
Criait-il empourpré d'une voix sardonique ;

Je suis le roi des rois, je suis fort, je fornique.  
Qui m'offre un bel éphèbe ? Ah, je veux de l'encens.  
Je sens en mon phallus courir, mais oui, je sens  
Deux cents, deux cents frissons, je m'émeus, je panique.

Notre empereur est fou; voyez comme il ricane;  
Au lieu du sceptre en or il arbore une canne.  
Est-il le roi des rois ?-- L'empereur fou l'annonce.

Cependant au trésor du palais pas une once  
D'argent, de bronze ou d'or. Notre empereur divague  
Et sa pensée s'envole au firmament sans vague.

*Ibidem, le 2 octobre 1996*

### **LXXXVIII. - LA FIGUE MIRACULEUSE**

Sur le Mont Sinaï croît une blanche figue ;  
Une main l'y planta sans trompette et tambour,  
Sans charrue et sans bœufs de trait ni de labour ;  
Une main la planta sur un roc de garigue.

Or la figue a poussé; un lait de lys irrigue  
Le roc aride et chauve, endurci et rebours;  
--C'est du moins ce qu'on dit là-bas, dans nos vieux bourgs  
Reconstruits en amont du Buisson de la Digue.

Sur le Mont Sinaï visité par Moïse,  
Croît une blanche figue; est-ce alors la payse  
Du ciel qui la planta ? Mais quelle est cette main ?

Au ciel profond, la Voix répondit : «Le jasmin  
Est bien moins parfumé que cette main qui plante  
Olive ou figue enflée ou rosier qu'on supplante.»

*Ibidem, le 2 octobre 1996*

### **LXXXIX.- PERTE ET RIEGRETS**

J'ai laissé choir l'olive et la palme et la figue  
Quand j'entendis le chant sinistre du tambour  
Ondoyer mollement sur un champ sans labour  
Qu'on appelle au douar une vaste garigue.

En longeant le champ nu qu'un oued chiche irrigue,  
J'ai laissé choir aussi le gros bâton rebours  
Que m'a offert un soir le cheikh de nos vieux bourgs  
Au pied bot d'un rempart qui étouffe une digue.

Le moineau picora mon olive et ma figue ;  
Il dansa avec l'ours aussitôt une gigue.  
Le corbeau croassa et le freux tout lugubre

Griffe aussi notre ciel quand la nuit élucubre.  
--J'ai laissé choir l'olive et, Seigneur, je frissonne.  
Dans mon chef fendillé, j'entends donc glas qui sonne--.

*Ibidem, le 2 octobre 1996*

## **XC.- LE SERMENT**

Par le Mont Sinaï, par le gui, par la figue,  
Par l'astre itinérant sous la voûte en labour,  
L'Archange de la Mort, sans trompette et tambour,  
Viendra cueillir votre âme et le sang qui l'irrigue !

C'est ainsi que jurait un soir dans ma garigue  
Un Ange à la voix d'or, depuis un roc rebours :  
Les hautains négociants enfiévrés de ces bourgs  
Seront brûlés vivants par les feux qu'on endigue.

L'Ange était parfumé; c'était un parfum sobre.  
--Nous sommes dans le mois frileux, fiévreux d'octobre.  
Mon sang était figé; or je prêtais l'oreille :

Ô Ange de douceur, oui, notre âme appareille  
Pour la vie inconnue, pour l'ultime Au-Delà.  
--C'est cela, dit la Voix, sourdant deçà, delà--.

*Ibidem, le 2 octobre 1996*

## **XCI.- LA CHUTE**

Je suis né Outre-Trône et mon père est Adam.  
Ma mère était exquise, on la nommait Mère Ève.  
Aux jardins de l'Éden, ils se paissaient du rêve  
Qu'ils seraient immortels. Leur rêve était ardent.

Or Iblîs, l'Ennemi dont la Vie serait brève  
Scellant deux grains de blé de sa maudite dent  
Brandit devant eux deux son sinistre trident  
Jurant que leur fleur vive aurait toujours sa sève.

Alors Ève et Adam mangeaient le blé d'Iblîs:  
De leur corps défraîchi tombaient les fleurs de lys  
Et la Voix les pria de fuir le Paradis.

Sur la terre, ici-bas, ils n'ont pas un radis.  
Leur rêve était éteint. Ah, la mort les attend  
Mais enfin go s'éteint l'hymne ancien de Satan.

*Café des Roses, le 3 octobre 1996*

## **XCII.- À QUI LA FAUTE (1) ?**

Je sais, je sais, Seigneur, qu'ici ma vie est brève ;  
Je n'y imprime pas profondément ma dent.  
Oh, je sais que la Mort brandira son trident  
Pour piquer ma fleur rouge, en suçoter la sève.

Mais à qui donc la faute ? À Iblîs et à Ève.  
Il était timoré mon premier père Adam  
Quand sa femme apposa un long baiser ardent  
Sur sa bouche enfiévrée et parla de leur rêve.

Or Iblîs leur offrit vingt-deux grains d'orge verte :  
D'un manteau éternel leur vie serait couverte,  
S'ils daignaient les manger comme on mange un doux fruit,

Oui, la Mort les fuirait. -- Qui murmure et qui bruit ?  
Oh, la Voix les pria de s'éloigner des *Fleurs*  
Pour la terre, ici-bas, arrosée de nos pleurs.

*Ibidem, le 3 octobre 1996*

### **XCIII.- À QUI LA FAUTE (2) ?**

Regardez la fleur bleue, elle a perdu sa sève.  
Oh, Iblîs le Maudit y imprima sa dent ;  
Regardez-le brandir son terrible trident ;  
Il veut briser mon crâne et éteindre mon rêve.

Hélas, mon père Adam et sa bien-aimée Ève  
Avaient désobéi à l'Ordre Sage, Ardent  
Du Seigneur Omniscient. L'avidè Ève et Adam,  
Ayant mangé le blé, leur vie ici fut brève.

Je suis né Outre-Trône et j'étais bienheureux ;  
J'ignorais la contrée ici-bas des peureux.  
--À qui donc est la faute ? À qui donc est la faute ?

Me dit fébrilement, tendrement mon vif hôte.  
--C'est la faute à Adam ; c'est ta faute, ô Mère Ève :  
Semer grains de maïs, planter blé, nourrir rêve...



*Ibidem, le 3 octobre 1996*

### **XCIV.- RÊVE**

J'ai rêvé ce matin qu'un antique carrosse,  
Conduit adroitement par un laid négrillon  
Chantant à plein gosier comme un joyeux grillon,  
Était avec lourdeur tiré par une rosse

Aux reins durs et rebours; que la rosse, étant grosse,  
Creusait de ses sabots de feu un long sillon  
Écrasant sur la sente un chétif oisillon  
Qui chantait faiblement perché sur une brosse.

J'ai rêvé ce matin d'un Pygmée qui déchante  
Dans un arbre effeuillé dont le sang soudain coule ;  
D'une pie borgne, impie, voleuse et très méchante.

J'ai rêvé du pigeon du jardin qui roucoule  
Pour une tourterelle amoureuse encor vierge  
Qui allume en leur nid feux d'amour contre un cierge.

*Ibidem, le 3 octobre 1996*

### **XCV.- MON RÊVE FAMILIER**

Je rêve assez souvent qu'un immense carrosse  
Écrase un oisillon béjaune, un beau grillon  
Qui égaient, par leurs chants, le griot négriillon  
Que mon aïeul emploie quand la chaleur est grosse.

Je rêve assez souvent que notre vieille rosse  
Tire un araire en bois et creuse un long sillon  
Dénichant sans vouloir le piteux oisillon,  
Frissonnant et fuyant un loup maigre et féroce.

Tantôt, je me réveille en sueur, en sursauts  
Et je cours en ma chambre où j'avance à grands sauts ;  
Tantôt, je continue mon sommeil et mon rêve.

Fèrida de sa voix d'argent, sonore et brève  
Me réveille en riant pour mon chaud café-crème.  
--Dans le lit de ma fille, une ourse acquise à Brême--.

*Ibidem, le 3 octobre 1996*

## **XCVI. - RÊVE ET CAUCHEMAR**

J'ai rêvé hier soir d'un fastueux carrosse  
Monté par un émir joyeux comme un grillon.  
J'ai rêvé hier soir qu'un affreux négriillon  
Fouettait avec rage et fureur une rosse ;

Que la rosse était faible, usée, qu'elle était grosse,  
Que ses pas s'enfonçaient au creux noir d'un sillon  
Où se nichait l'oiselle avec un oisillon,  
Se cachant du renard efflanqué et féroce.

Mon rêve est quelquefois effrayant, souvent beau :  
Un vautour, un cadavre, un pâtre, un flambeau,  
Un monstre aux crocs sanglants, mille et une houris...

Dans mon lit parfumé, je ricane ou souris.  
Ma femme éveillée tôt, aux chansons argentines,  
Me réveille en douceur quand sonnent les matines.

*Ibidem, le 3 octobre 1996*

## **XCVII. – TRANSVISIONS**

J'étais assis pleurant parmi la betterave  
Qu'entourait une haie d'agave et d'aloès.  
Au-dessus de mon chef un beau cacatoès  
Roucoulait son amour tour à tour tendre et grave.

Je me remémorai les vers d'Abû Noès.  
Je vis Averroès vieilli, brisé mais brave ;  
Un aigle au bec busqué se rit du vent, le brave ;  
Je pensai brusquement au feu de Chosroès.

Parmi la betterave et les chardons en fleurs,  
Je vis l'ombre effrayée de D'Abû Noès en pleurs,  
La jument du Négus qui trottait, trottait l'amble

Et Majnûn et Leila errer partout ensemble.  
J'étais assis pleurant parmi des épis d'orge;  
Un ogre aux doigts puissants me tailladait la gorge.

*Ibidem, le 3 octobre 1996*

### **XCVIII. - LA COURSE DE L'ENFANT**

L'enfant court dans un champ planté de betterave.  
Il longeait une haie d'épine et d'aloès.  
Pourquoi ? Pourquoi court-il près d'un cacatoès ?  
Il voudrait l'attraper car sa voix était grave.

L'enfant court dans le champ parmi le vent qu'il brave.  
Il était aussi blond que roi Abû Noès  
Et pour sûr plus pervers que le beau Chosroès  
Dont on dit qu'il naquit de père aveugle et brave.

Le champ où court l'enfant est éloigné du Dôme ;  
Il a appartenu à Gomorrhe ou Sodome.  
L'enfant court dans le champ, il y perd son haleine

Et sous ses pieds menus se déroule la plaine  
Où l'oiseau ord dévore un frêle oisillon blanc.  
L'enfant court, l'enfant court frissonnant et tremblant.

*Ibidem, le 3 octobre 1996*

### **XCIX.- INTERROGATIONS BRÛLANTES (1)**

Qui a planté un chou et une betterave  
Dans ce pré empourpré, entouré d'aloès ?  
--Vois voler sur mon chef ce gai cacatoès  
Et entends-le chanter son amour tendre et grave !

Oh, qui a récité les vers d'Abû Noès ?  
Était-ce un frêle enfant dont le feu noir s'aggrave ?  
--Mais c'est le cavalier du désert qui nous brave ;  
Il va prêter serment au vieux roi Chosroès.

Qui a versé la mort à cette blette flave,  
Dans ce pré empourpré, entouré d'aloès ?  
--Un soldat de Serbie (dont le père était Slave)

Plus pervers, disait-on, que le roi Chosroès.  
Oh, qui a récité les vers d'Abû Noès ?  
--Un Noir d'Abyssinie qui ne fut pas esclave.

*Ibidem, le 3 octobre 1996*

### **C.- CAUCHEMARS (1)**

Je rêve assez souvent d'un loup mort dans la rue  
Et d'un homme assassin qui, se disant Aryen,  
Traînassait un gros sac emprunté au Vaurien  
Sous une pluie de cendre intermittente et drue.

Cette pluie pourpre et noire arrosait une rue  
Que l'imam Ghazali planta au champ syrien  
En chantant un verset allègre et aérien  
Pour adoucir l'humeur de son balzan qui rue.

Je rêve assez souvent d'un maigre oued en crue  
Que traverse un gamin tenu par une grue ;  
Et je me dis en rêve : Oh, le pauvre gamin ;

Oh, cette grue d'Iblîs qui vola mon jasmin.  
Je rêve assez souvent d'un renard et d'un loup  
Errant dans ma rue blanche et de leur regard flou.

*Ibidem, le 3 octobre 1996*

## CI.- INTERROGATIONS BRÛLANTES (2)

Mais qui marche à pas lourds à travers la grand' rue ?  
--C'est l'homme au chef fêlé qui, se voulant Aryen,  
Alluma son haleine au feu noir du Vaurien  
Et fit tomber du ciel une pluie de sang drue.

Mais qui occit mon thym et écrase ma rue  
Que l'aïeul ramena d'un vaste champ syrien  
En chantant tendrement un cantique aérien ?  
--C'est l'Aryen saharien, le Vaurien et leur grue.

Qui marche à pas légers ? Qui court dans la grand-plaine ?  
--L'orant saint du Seigneur, il caresse un phalène,  
L'oiseau blanc, la luciole et la gaie libellule.

Entends ! N'entends-tu pas le hibou qui hulule ?  
Ce soir au clair de lune il fuira Saragosse.  
--L'opulent négociant pourfend-il son négoce ?—



*Ibidem, le 3 octobre 1996*

## **CII.- CAUCHEMARS (2)**

Je rêve assez souvent qu'un char charge une rue ;  
Qu'un gros homme à moustache, appelé le Vaurien,  
Conduit le monstre en fer à côté de l'Aryen ;  
Qu'une cendre empourprée au ciel noir s'est accrue ;

Que le monstre en fer rouge écrabouille une rue  
Que l'Ange a ramenée du Minaret syrien  
En chantant un verset allègre et aérien.  
Je rêve (après ce chant) qu'on démonte une grue;

Que la cendre et le sang ont arrêté leur chute  
Et que l'homme à moustache affrète un parachute Pour fuir au  
firmament que sa folie embrase.

Je rêve assez souvent qu'un char d'acier abrase  
Mon pré vert et mon champ et mon jardin en fleurs ;  
Qu'en tremblant, l'oiseau blanc arrose un lys de pleurs.

*Café l'Émir, le 4 octobre 1996*

### **CIII.- ROMANCE POUR VERLAINE**

Un essieu grince ;  
Est-ce le char  
Noir de Richard ?  
--Mais c'est le prince

De Charleroi.  
Sa jument rue  
Dans la grand' rue  
Le lourd charroi.

Le charroi grince  
Sur la grand' place.  
L'Étoile est lasse  
Et le grain se

Meurt dans la plaine.  
Oh, la fleur pleure.  
Prions ! C'est l'heure

*D'aimer* Verlaine.

Ma plume est lourde ;  
Elle est muette.  
Pour le Poète  
Je vends palourde

Et prie pour lui,  
Pour l'exquis chantre  
Dormant dans l'antre  
Où le feu luit.

Piteux Verlaine,  
Ta voix est morte,  
Close est ta porte  
Par le cloporte  
Et l'Ogre hellène,  
Piteux Verlaine.

*Ibidem, le 5 octobre 1996*

#### **CIV.- LE BALLET DES ASTRES**

L'astre pleure.  
Ah, c'est l'heure  
Où je fleure  
Le thym vert.

L'astre crie.  
Ah, je prie  
Pour Marie,  
Le pivert.

L'astre chante.  
La bacchante  
Trébuchante  
Sera nue.

L'astre rit.  
L'or fleurit  
La houri

Dans la nue.

L'astre blanc  
Tout tremblant  
Bat son flanc  
Et sanglote.

L'astre noir  
Gifle un Noir  
(Sans peignoir)  
Qui tremblote.

L'astre vert,  
Découvert,  
Fuit l'hiver  
Pour l'été.

L'astre jaune  
Tue la nonne  
Sur un aulne  
Au Léthé.

L'astre jaune  
Long d'une aune  
Griffe un faune  
Entêté.

*Ibidem, le 5 octobre 1996*

## TABLE

I. -VIOLENCE AUTOUR DE L'ANTRE.....	5
II.- REPTILES.....	6
III. - LE VENT MALSAIN.....	7
IV.-LA VUE DU MONT BLANC.....	8
V.- LES FLOTS JUSTES.....	9
VI- LE LOURD CHARROI.....	10

VII- LA JUMENT  
ENDIABLÉE.....11

VIII.-LES CHANTS  
MYSTIQUES.....12

IX.- L'EFFLUVE DES  
PARFUMS.....13

X.- LES  
CHANTS.....14

XI.- LA  
CATIN.....15

XII.- L'ÉTOILE  
CONSEILLÈRE.....16

XIII.- PROPOS DE  
FÉLIBRE.....17

XIV.- LES PLEURS  
D'ARGENT.....18

XV.- LE  
FUYARD.....19

XVI.- LES SENTIERS  
D'ÉPINES.....20

XVII.- LES AILES DU  
DEUIL.....21

XVIII.- LE NUAGE ET  
L'OMBRE.....22

XIX.- LE SERMENT  
D'IBLÎS.....23

XX.- LE SORCIER ET  
L'OR.....24

XXI.- LE MALHEUREUX ET LA  
MORT.....25

XXII.- LA FUITE DU  
RÔDEUR.....26

XXIII.-L'HYMNE DE LA  
JOIE.....27

XXIV.- LA TALOCHE  
HEUREUSE.....28

XXV.- LES CHANTS QUI  
FUSENT.....29

XXVI.- LA GRAND'MÈRE  
ÉPLORÉE.....30



XXVII.- LE PALAIS  
ASSASSIN.....31

XXVIII.- LES FLEURS  
PIÉTINÉES.....32

XXIX.- LA  
CONCUBINE.....33

XXX.- À LA RECHERCHE DU NARD  
.....34

XXXI.-  
AUTOMNE.....35

XXXII.- L'AGONIE DE  
L'ÉTÉ.....36

XXXIII.- LE CAVALIER SANS  
PEUR.....37

XXXIV.- L'ENFANT DES  
ABYSSES.....38

XXXV. PIÉTÉ  
ANCESTRALE.....39

XXXVI.- MÉCRÉANCE  
ANCESTRALE.....40

XXXVII.- LE TRÉPAS DE  
L'ARTISTE.....41

XXXVIII.- LES PLEURS  
INTARISSABLES..... 42

XXXIX.- LA DEMOISELLE  
HEUREUSE.....43

XL.- LA  
RÉSURRECTION.....44

XLI.-LA RÉVOLTE CONTRE  
ZEUS.....45

XLII.- LA MORT DE  
ZEUS.....46

XLIII.- DÉPRAVATION ET  
REPENTANCE.....47

XLIV.- LE FROID  
SOURNOIS.....48

XLV.- LES SANGLOTS  
LONGS.....49

XLVI.- LE  
RESCAPÉ.....50

XLVII.- LA PUNITION DU  
VOLEUR.....51

XLVIII.-  
SUPERSTITION.....52

XLIX.- VAUTOUR ET  
PÂTOUR.....53

L.- VŒUX  
PIEUX.....54

LI.- LES  
OISEAUX.....55

LII.- LA GRAINE  
INFÉCONDE.....56

LIII.-LES MENACES DU  
DÉMON.....57

LIV.-LE CHANT DE LA VOIX  
SAGE.....58

LV.-LES RÊVES D'UN HOMME  
SAINT.....59

LVI.-DÉFAITE  
D'IBLÎS.....60

LVII.-OMBRES  
FURTIVES.....61

LVIII.- LE FANTÔME DU  
GAMIN.....62

LIX.- LE BIEN-AIMÉ DU  
SEIGNEUR.....63

LX.-LA MORT SOUDAINE DU  
SOLDAT.....64

LXI.-LA CITÉ  
CRUELLE.....65

LXII.- LA CHANSON FRIVOLE  
(1).....66

LXIII.-LA CHANSON FRIVOLE  
(2).....67

LXIV.-LA MOUCHE ET LA  
GUÊPE.....68

LXV.-  
GAÏETÉ.....69

LXVI.-LA VOIX DU  
TROUBADOUR.....70

LXVII.-LA BOTTE DU  
CAPORAL.....71

LXVIII.-LA  
HOURI.....72

LXIX.-LES MALHEURS DU  
CAPORAL.....73

LXX.-LA FIN TRAGIQUE DU  
VAGABOND.....74

LXXI.-LA NÉGRESSE ET LE  
VAGABOND.....75

LXXII.-L'ASTRE  
BLANC.....76

LXXIII.-LE FRELON  
PRÉDATEUR.....77

LXXIV.-À PERVERS, PERVERS ET  
DEMI.....78

LXXV.-COURSES  
VAINES.....79

XXVI.-PROJET  
D'IBLÎS.....80

LXXVII.-IBLÎS ET LE  
MARABOUT(1).....81

LXXVIII.-IBLÎS ET LE MARABOUT  
(2).....82

LXXIX.-LE SEMEUR QUI A PERDU SA  
FIANCÉE.....83

LXXX.-LES BONS  
INCONNUS.....84

LXXXI.-L'ÉPÉE  
D'OCTOBRE.....85

LXXXII.-APPEL À  
L'ARCHANGE.....86

LXXXIII.-APPEL À  
L'AÈDE.....87

LXXXIV.-SCÈNES  
GUERRIÈRES.....88

LXXXV.-LES DORMEURS DU  
CHAMP.....89

LXXXVI.-OGRES  
VICIEUX.....90

LXXXVII.-LA FOLIE DE  
L'EMPEREUR.....91

LXXXVIII.-LA FIGUE  
MIRACULEUSE.....92

LXXXIX.-PERTE ET  
REGRETS.....93

XC.-LE  
SERMENT.....94

XCI.-LA  
CHUTE.....95

XCII.-À QUI LA  
FAUTE (1) ?.....96

XCIII.-À QUI LA FAUTE  
(2) ?.....97

XCIV.-  
RÊVE.....98

XCV.-MON RÊVE  
FAMILIER.....99

XCVI.-RÊVE ET  
CAUCHEMAR.....100

XCVII.-  
TRANSVISIONS.....101

XCVIII.-LA COURSE DE  
L'ENFANT.....102

XCIX.-INTERROGATIONS BRÛLANTES  
(1).....10  
3

C.- CAUCHEMARS  
(1).....104

CI.-INTERROGATIONS BRÛLANTES  
(2).....105

CII.- CAUCHEMARS  
(2).....106

CIII.-ROMANCE POUR  
VERLAINE.....107

CIV.-LE BALLET DES  
ASTRES.....109

TABLE.....111



